

# Le Calepin

- BLEU -

n°8 - 1<sup>er</sup> mai 2018

# n°8 – Il était une fois...

## Sommaire

MARIO LUCAS	
IL ÉTAIT UNE FOIS...	3
EDEN MAHRENBURG	
LE DRÔLE DE TYPE	6
SYLVIE VAN PRAËT	
LA POURVOYEUSE DE RÊVES	8
NADINE FOUCHET	
LE RÊVE DE GASPARD	10
	*****
IL ÉTAIT UNE FOIS MAI 68	13

### IL ÉTAIT UNE FOIS...

Quand il racontait une histoire, vraie ou fausse, il commençait toujours par ces mots "Il était une fois..." et chacun de l'écouter religieusement (enfin, le mot ne me paraît pas très adapté car son éternelle écharpe noire autour du cou laissait penser que...), les yeux dans les siens qui brillaient de plaisir, personne n'aurait osé l'interrompre. Que l'on soit assis autour d'une table au café des "4 AS" ou bien perchés en haut de la falaise, c'était toujours le même enchantement (bien que parfois, ses histoires fassent froid dans le dos). Je pourrais vous en raconter pendant des heures, mais avant de vous en citer quelques-unes, il me faut vous parler du bonhomme.

Il habitait déjà dans le village quand je m'y suis installé mais, apparemment, il n'était pas là depuis très longtemps (je veux dire : d'après ce que certains m'ont dit à l'époque et je pense que cela doit être vrai). C'était un grand type, un peu mystérieux mais chaleureux, toujours la clope au bec et un chapeau de feutre noir vissé sur la tête. Quand il déambulait dans les rues, les enfants le suivaient toujours, attendant qu'il s'arrête et se retourne. Alors, il fouillait dans sa poche et leur offrait quelques friandises, la main ouverte et tendue vers eux. Les mêmes jubilaient et se sauyaient en riant. Malgré tout, les habitants restaient un peu réservés à son égard (pensez, personne ne savait d'où il venait, ni ce qu'il avait fait dans sa vie antérieure). Il vivait dans une petite bicoque à l'écart du village, une vieille bergerie qu'il avait retapée, et restait souvent assis sur le seuil, comme s'il méditait.

(Le type qui commence à vous relater toute cette histoire, je le connais à peine et je me demande si on doit le croire sur parole... Bref, on va quand même continuer à l'écouter.)

La première de ces histoires, c'est un petit jeune qui me la rapportée : après un match de foot sur le terrain vague derrière la grande ferme, il leur avait offert des oranges et demandé de s'asseoir en cercle autour de lui pour l'écouter. "Les enfants, pour vous détendre un peu, je vais vous raconter une histoire qui s'est déroulée il y a bien bien longtemps : Il était une fois, deux garçons d'une dizaine d'années qui se promenaient dans la forêt, cherchant un endroit pour y construire une cabane. S'enfonçant un peu plus parmi des arbres centenaires, ils découvrirent une grosse pierre avec un anneau, elle était très lourde mais ils réussirent à la déplacer. En-dessous, il y avait des marches en pierres verdies par la mousse... Ils hésitèrent, puis commencèrent à descendre, la peur au ventre. En bas s'ouvrait un long tunnel, ils le prirent jusqu'à une clairière lumineuse. Devant leurs yeux ébahis s'offrait un monde inconnu. Ils n'osèrent pas aller plus loin, rebrousant chemin jusqu'en haut de l'escalier, replacèrent la pierre, la dissimulèrent sous des branches et s'enfuirent. Personne jamais ne devait le savoir, surtout pas leurs parents qui leur auraient foutu une rouste."

Les enfants ne savaient pas s'ils devaient applaudir ou trembler. Ils partirent sans un mot. C'était la première fois que ce petit jeune en parlait.

L'autre histoire, c'est des copains du café qui m'en ont parlé : ils avaient l'habitude de venir se taper une petite belote chaque vendredi soir en sirotant deux ou trois verres. Le gars dont je vous parle, au début, les regardait jouer, debout d'un côté de la table en faux marbre, silencieux. Puis, un de la bande fit un arrêt cardiaque et tomba dans le canal. Le mec (on va l'appeler "Robert" par souci de discrétion) pouvait désormais

prendre place autour du tapis vert et boire un coup comme les autres. Lui, c'était une Pelfort noire, les autres du rouge ou du jaune. Au début il resta discret puis, peu à peu, s'intégra à la bande, une espèce d'amitié se forgea jusqu'au jour où... il leur conta une histoire. Profitant de l'ambiance, il leur lança "Eh, les potes, vous voulez que je vous raconte une petite histoire?" Les autres acquiescèrent d'un signe de tête en se marquant, l'air quand même un peu dubitatif. Et il commença: "Il était une fois un vieil homme qui vivait dans la forêt. Il n'allait que très rarement au village et personne n'allait le voir dans sa petite cahute en bois. Il se débrouillait comme il pouvait pour manger, pêchant des gardons ou des perches dans la rivière toute proche, ramassant des champignons derrière sa cabane, cèpes ou morilles selon les saisons ou bien encore posant des collets sur une butte percée de terriers. Parfois, on pouvait l'entendre couper son bois à la hache, accompagnant ses coups de Han, han! Personne ne passait le voir, sauf un gamin, un peu chétif et pauvre. Ce gosse, au début, l'observait de loin, se dissimulant derrière les troncs d'arbres, un peu craintif et se demandant qui était ce vieil homme. Mais un jour, il sentit une main se poser sur son épaule, sursautant il entendit une voix douce lui chuchoter à l'oreille: "N'aie pas peur mon garçon, j'ai eu aussi un fils, il y a très longtemps. Viens avec moi, je vais te faire voir quelque chose." Et il lui prit la main, le guidant jusqu'à la rivière. Une canne à pêche en bambou reposait sur le sol, il accrocha un ver de terre à l'hameçon et lança le fil dans l'eau. Au bout de quelques instants, le bouchon coloré s'enfonça, l'homme tira un coup sec et sortit un poisson qui gigotait dans tous les sens. Le gamin, les yeux écarquillés, resta sans voix, mais le vieil homme pouvait voir sur son visage une lueur de bonheur. Après être restés ainsi plus d'une heure, il lui proposa de venir voir sa maison de bois. "C'est

comme les cowboys!", s'écria le gamin... "Oui, c'est un peu ça!", rigola le pépé. Il lui tendit un verre d'eau et lui conseilla de rentrer vite chez lui. "Mais, avant que tu ne partes, je vais te confier cette boîte. Tu n'en parleras à personne et surtout, tu ne l'ouvriras que quand tu seras grand." Le gamin l'embrassa et partit en courant. Il était heureux. Le vieil homme aussi."

Les joueurs de cartes lui lancèrent un "Bravo! Tu nous en raconteras une autre la prochaine fois." et ajoutèrent "Allez, on s'en boit un autre pour fêter ça!", puis ils se levèrent et sortirent du café. Dehors, il neigeait.

La dernière histoire dont je vais vous parler, c'est à moi qu'il la confiée. Nous étions au bord de la falaise, je l'avais croisé par hasard (il venait rarement jusque-là) et nous avions entamé la conversation. Nous nous assîmes à quelques mètres du vide, regardant l'écume s'accrocher au rivage. Nous étions restés un long moment sans parler quand il me dit d'une voix tremblante: "Je vais vous parler d'une histoire qui m'a touché de près, mais il faut me jurer de la garder pour vous". "Bien sûr" lui répondis-je (je suis bien conscient qu'en vous la relatant, je me parjure) et il commença: "Il était une fois un beau et grand jeune homme qui vivait seul depuis plusieurs années, son père l'ayant chassé de chez lui après la mort de sa mère (un décès resté un peu mystérieux...). Il habitait dans une maison isolée au fin fond de la Lozère, ayant pour seuls voisins un couple de fermiers un peu taciturnes. Mais il s'en moquait car ses journées, il les passait dans la ville la plus proche – Saint-Chély-d'Apcher – où il travaillait comme serveur dans un petit restaurant. Il sortait parfois le soir avec deux ou trois copains qu'il avait fini par se faire. Pas de petite amie, ses parents l'en avaient dégoûté. Toutefois, un jour (un soir plutôt), il fit la connaissance d'une charmante jeune fille qui était venue dîner au

restaurant. Elle l'invita à boire un café à la fin du repas. Ce fut le grand amour et ils ne se quittèrent plus. Jusqu'au jour où elle le quitta sans un mot. Regardant par la fenêtre, il la vit monter dans une voiture que conduisait un autre homme. Il pleura pendant des jours et des semaines. Il repensa à la boîte qu'un jour, un vieil homme lui avait confiée. Il l'ouvrit. À l'intérieur se trouvait juste une lettre et un revolver. De sombres pensées l'envahirent et il en eut honte. Plus personne n'entendit parler de lui." Ses dernières paroles semblaient hésitantes. "Voilà!", termina-t-il. Nos regards se croisèrent. Ses yeux étaient secs, sans vie, j'avais compris. Je lui serrai la main chaleureusement, me levai et partis sans dire un mot, le laissant seul avec la mer pour unique horizon.

Toutes ses histoires étaient passionnantes, parfois drôles, parfois fantastiques, parfois emprein-

tes de nostalgie mais, la dernière, celle qu'il m'avait racontée, m'avait touché et semblait sincère et réelle. Je me demande si, en fait, ce n'était pas finalement comme un jeu de piste où il voulait nous entraîner. Pour soulager sa conscience. D'où il venait? Qu'avait-il fait? Personne ne le saurait jamais. Je l'aimais cet homme... comme lui avait dû aimer un vieil homme...

(Je ne sais pas ce que vous pensez de tout cela, cette histoire est-elle inventée de toutes pièces ou réelle? En tout cas, moi elle me fait penser à un compte-rendu de jugement que j'avais lu dans la presse. Un homme était accusé d'avoir fait disparaître sa femme et l'avocat général commença son réquisitoire par ces mots "Il était une fois...")



## LE DRÔLE DE TYPE

Il était une fois un drôle de type, on ne disait pas encore un SDF, on disait juste un vagabond, ça ne faisait pas peur dans les années cinquante quand j'étais gamin. Je le trouvais souvent assis en face de la boulangerie, les femmes elles ne le regardaient pas mais les hommes en sortant de chez madame Joly ils lui lançaient parfois une pièce. Moi mon père il m'avait dit que non, qu'il ne fallait pas, que ça l'encouragerait dans sa fainéantise et qu'à son âge il n'avait qu'à travailler ce connard. Mon frère il menuisait, il était très fort pour toutes les choses du bois, il savait tout faire de ses dix doigts et même je l'ai vu donner une pièce sans rien dire au drôle de type. À cette époque je ne savais pas donner un âge aux gens, je disais juste petit ou grand ou une grande personne ou un vieux, lui le type je ne pouvais pas dire vieux mais il était plus vieux que mon frère, juste un peu moins que mon père, forcément avec ses habits débraillés et sa barbe mal taillée il faisait plus. Dans les quarante il avait sûrement. La fois où je lui ai donné une pièce il m'a regardé d'une drôle de façon, il a mis sa grosse paluche dans mes cheveux et il les a ébouriffés sans dire un mot, juste il avait des larmes dans les yeux, je n'ai pas compris pourquoi.

Il était une fois mon père, il s'appelait monsieur Mahrenbourg, je sais ce n'est pas un nom de par ici mais il n'était pas de par ici, je ne savais pas alors d'où il venait, je ne m'étais jamais posé la question. Il avait été agriculteur dans sa jeunesse avant que son père se remarie, il ne s'entendait pas avec sa belle-mère, alors il est parti. Il avait son service militaire à faire, ça tombait bien, il l'a fait au Maroc, la guerre du Rif, ça ne lui a pas déplu la vie militaire. Alors en rentrant il a fait gendarme, brigadier de gendarmerie, ça lui allait

bien l'uniforme et moi à l'école je faisais le fier. On habitait la gendarmerie, les autres gendarmes habitaient aussi là-bas, moi j'étais surtout copain avec le fils Henry. Juste en face de chez nous il y avait la cellule, on disait la cellule mais c'était une pièce comme les autres, sauf qu'elle avait des barreaux et qu'on pouvait la fermer à clef, mon père n'y a jamais enfermé personne. Sauf une fois un type qui avait une drôle de dégaine, ma mère a préparé un peu plus de soupe et mon frère est allé lui porter une assiette, au drôle de type, c'est lui qui me l'a raconté parce que moi je n'étais pas né.

Il était une fois une jeune fille qui jouait de la mandoline, elle était très jolie, une jeune fille de l'ancien temps, je veux dire années vingt, très jolie avec une grosse natte. Je ne l'ai jamais entendue jouer de la mandoline, d'ailleurs je n'ai jamais vu d'instrument à la maison sauf l'harmonica de mon frère. Ma mère, mon frère m'a dit qu'elle chantait toujours avant quand il était petit et même au début qu'il était grand. Moi la seule chanson que je l'ai entendue chanter c'est Le temps des cerises, ah non et puis aussi Plaisir d'amour ne dure qu'un-un moment Chagrin d'amour dure toute la vi-i-e. Moi elle aimait beaucoup les chansons tristes, comme grand-mère mais grand-mère elle était déjà vieille, alors c'était normal qu'elle soit triste tandis que ma mère non. Elle n'était pas toujours triste mais souvent, sauf les soirs où je lui récitais les belles poésies que madame Labarre nous donnait à apprendre, surtout Nous sommes les crève-de-faim Les va-nu-pieds du grand chemin Ceux qu'on nomme les sans-patrie Et qui vont traîner leur boulet D'infortune toute la vie. D'un gars qui s'appelait Gaston Couté, celle-là ça lui faisait toujours venir la larme à l'œil.

Il était une fois une foutue nuit, bien plus tard que ce que je viens de dire, oh oui puisque j'allais sur mes vingt-cinq et que mon père n'était plus gendarme depuis un bail. Il avait attrapé une méchante maladie qu'on ne nommait pas et en trois mois il avait perdu tout son poids. Deux jours de son dernier sommeil et je l'ai eu mort dans mes bras. Avec ma mère on l'a allongé sur la table et on lui a fait la toilette qu'il faut pour les morts. Quand on a été au cimetière on a vu le drôle de type, bien plus vieux évidemment presque autant que mon père qui n'avait plus d'âge, on l'a vu coiffé rasé avec une chemise blanche et un pantalon propre venir vers nous. Le

drôle de type m'a mis la main dans les cheveux, j'ai bien vu qu'il faisait effort pour parler, il m'a dit d'une voix entrecoupée Surtout pense à être heureux fiston ! Et puis le type s'est approché de ma mère et il lui a pris les mains les deux et alors ma mère a appuyé une seconde la tête dans le creux de son cou. Après je lui ai souvent posé la question à ma mère de qui était ce type, elle ne m'a jamais répondu. Quand elle est morte elle a laissé une enveloppe sur la table, dessus elle avait écrit Tout ce que tu dois savoir sur le drôle de type... Je ne l'ai pas ouverte. Je l'ai brûlée dans le cendrier. Je sais.



LA POURVOYEUSE DE RÊVES

Il était une fois une voix de vieille femme toute envaguée et sereine. Assise au pas de sa porte elle marmonnait pour moi seule, du moins je le croyais, des mots déteints par la mer :

« S'écorcher la plante des pieds sur des coquillages morts et s'éclabousser d'algues longues comme des cheveux, s'enrouler dans la vague et porter à sa bouche une goutte de sel.

Planter ses chevilles dans le sable humide et se laisser engloutir par le reflux.

Si tu suis la recette dans cet ordre très précisément ton regard s'allumera et tu seras sirène. »

J'ai tenté plus de cent fois cette alchimie et toujours je suis revenue auprès d'elle trempée de vagues et triste. Ma voix se faisait grondante et sauvage mais la vieille me souriait. Ta recette ne marche pas et tu vois j'ai toujours mes deux pieds ensanglantés et mes cheveux sont noués de sable et d'algues. Je voudrais qu'ils coulent sur mes épaules et s'entortillent à ma taille mais ce ne sont plus que des paquets que je mettrais des heures à lisser. Puis sa main m'attirait et une mélopée montait de sa poitrine pendant qu'elle tissait mes cheveux, doigts écartés. Je finissais par m'endormir sur les ondes les plus basses de ce chant.

Ce jour-là, dans une aube de brume elle m'attendait, assise sur le seuil de pierre de sa cabane, aussi immobile qu'une sculpture mais des frémissements ondulaient ses traits. « Il faut que tu essaies encore ma petite. La mer est aveugle ce matin et particulièrement quand les vapeurs s'étirent avant de se lever. » J'ai pris ses mains tavelées et rugueuses dans les miennes et j'ai osé lui dire « Jure ! Jure que cette fois je serai sirène ! » Ses yeux m'invitaient à la croire mais son sourire

m'en défiait. Ses mains glacées s'arrachèrent aux miennes et un étrange soupir comme un souffle de vent s'échappa de ses lèvres.

Elle ne bougeait plus et j'en fus agacée. Cette vieille se moquait de moi. Je lui prouverais qu'elle avait raison malgré elle.

J'ai dévalé la dune et de la rive je vis à quelques brassées de là, un étrange balai de bras et de jambes. Un garçon bondissait plongeant et surgissant tout le corps tendu. Il s'acharnait et sa rage éclaboussait rendant la mer blanche de mousse. Sans doute m'a-t-il vue car il s'est figé d'un coup et dressé dans l'écume il me dévisagea et hurla « Vatt'en ! » Des mains il fouettait l'eau vers moi pour me chasser. L'eau ruisselait sur son front étrangement bombé mais ses yeux noirs me fixaient sans ciller. Ses mains frappèrent moins fort, ses jambes maigres se délièrent ; il s'approcha en titubant.

J'avais oublié mon projet tellement je le trouvais ... drôle. Je lui dis « Tu es drôle » et je le regrettai aussitôt. Il n'avait pas semblé m'entendre. La brume se dissipait lentement ; il tremblait de froid ou d'agacement. « Je voudrais tellement y arriver ! Un jour je serai marsouin. »

Je m'assis à côté de lui et je respirai fort cette odeur de vase agitée, d'algue et de sel, tout son corps piqueté de frissons, sa peau et ses cheveux gris-sable. « Moi je serai sirène. »

Nous avons compris très vite que chacun se croyait seul en tête-à-tête avec la vieille femme.

Il m'apprit que d'autres étaient venus la voir mais il ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Nous avons partagé nos rêves, sans rire. Ceci n'était pas un jeu mais tout simplement un avenir choisi. Nous avons pris rendez-vous dans l'océan. Il était inutile – cela nous parut évident – de nous



revoir avant qu'il fût marsouin et moi sirène.

Sur la falaise puffins, macareux et fous prirent leur envol dans la première déchirure des brumes. Leurs cris et le froissement de ces centaines d'ailes nous surprirent alors que nous nous taisions depuis un long moment. Le sel s'était collé au corps d'Elouan et lui faisait une combinaison blanche. Il partit sans ajouter un mot et des mouettes rieuses se posèrent alentour.

À l'âge où la réalité a des contours incertains, à l'âge où des frontières indécises partagent les mondes je ne pouvais renoncer, au risque d'être à mon tour la « drôle » d'un autre.

Alors j'ai planté mes pieds gelés dans la laisse de mer et des écorchures anciennes se réveillèrent. Je laissai les vagues lécher mes orteils je restai debout prête à la métamorphose. Mes chevilles ensevelies dans le sable les cheveux dénoués jouant les algues folles, j'attendis la montée des eaux et les rouleaux moussus qui viendraient me prendre.

Dans un basculement je me retrouvai tête et corps dispersés lors du premier assaut. Une gifle de sable et de petits galets m'assomma. Pourtant je ne devais pas me débattre, mais me laisser engloutir par le flux et le reflux. La recette pour que mon regard s'allume et que je sois .... Dans une lumière trop blanche j'aperçus Elouan, ses

yeux ronds de béluga, son front proéminent. Je voulais lui sourire mais l'eau s'engouffra dans ma bouche ; je croyais avaler la mer ; mes yeux s'écarquillaient comme si l'air venait de là, de mes yeux allumés. Elle avait dit « Ton regard s'allumera ». Dans le rouleau suivant il avait disparu et les algues m'agrippèrent à me tordre.

À mon réveil une voix me répétait « Calme-toi, c'est fini ». Qu'est-ce qui est fini ? Un visage tout rond et des mains soyeuses comme des ailes d'oiseaux de mer. Une lumière acide. Une saveur aussi.

Les paupières trop sèches. « Calme-toi, calme-toi. Tu as bien failli te noyer, mais tout va bien maintenant. » Une infirmière blanche comme un goéland me rassurait de gestes doux, de caresses sur le front. Des larmes m'inondèrent : je n'étais pas sirène. Elouan n'était pas marsouin. Nous avions échoué sur une autre terre.

J'appris plus tard que la vieille femme avait laissé le monde. Tous la disaient folle. Je n'en crus pas un mot.

Aujourd'hui encore, au bord de l'océan je plante mes pieds dans la laisse de mer et j'attends que la vague enfouisse mes chevilles. Mais face au premier rouleau le courage me manque.



## LE RÊVE DE GASPARD

Gaspard se frotte les yeux, étend un bras puis l'autre et d'un bond saute de sa paillasse. Il se dirige vers le poêle à bois et met à réchauffer un fond de soupe.

Gaspard vit seul dans la pièce unique d'une modeste chaumière meublée d'une table, de deux chaises et d'un garde-manger où se côtoient tristement un morceau de pain, un bol de haricots secs et quelques pommes à couteau. Gaspard travaille comme métayer au domaine et ne possède rien d'autre que ces quatre murs lézardés et les restes d'un vieux pommier frappé par la foudre.

Les récoltes ont encore été mauvaises cette année : un hiver long, un printemps court et sans pluie, et les grosses chaleurs de l'été qui ont provoqué des orages ravageurs. Gaspard a baissé les yeux quand le fermier a distribué une maigre solde à chacun de ses journaliers. Il a pu glaner des pommes de terre, des noix mais depuis janvier, il ne mange plus qu'une seule fois par jour. Il occupe ses soirées à tailler des branches dont il fait des appeaux.

Depuis quelques mois, Gaspard fait chaque nuit le même rêve qui l'habite des heures durant après son réveil : il voit, dans un autre pays, en Italie, à la sortie d'un village, une modeste maison carrée coiffée de tuiles plates posée au milieu de terres arides. Devant cette maison, un énorme pommier retombant sous lequel un homme fait la sieste. L'homme, très maigre, est vêtu d'une grande blouse pourpre. Il dort toujours au même endroit, et à cet endroit précisément, à seulement un mètre sous la terre, est enterrée une caissette emplie de pièces d'or.

Dans son rêve, des enfants chantent une comptine dans une langue étrangère.

Gaspard connaît l'Italie par Dino, un métayer qui a travaillé à la ferme. Chaque soir à la veillée, Dino racontait son village d'Otranto, les collines et les champs d'oliviers, le soleil qui brûle la peau et l'aridité de la terre, et quand il avait abusé de vin, Dino fredonnait une chanson enfantine *Biumbo, biumbo, pame na fèromelionnerò*. Gaspard admirait Dino et son pays. La maison carrée coiffée de tuiles plates de son rêve se trouvait à Otranto, Gaspard en était sûr.

Cet hiver-là, la neige recouvre toute la région. Gaspard tombe malade et quand même son ventre se tait, quand il ne parvient plus à se lever pour mettre du bois dans le poêle, quand la fièvre envahit tout son corps, son rêve emplit sa tête jour et nuit.

Après d'interminables journées à suer, à délirer, il se réveille et ce jour-là il décide qu'il partira chercher la maison carrée, le pommier, l'homme à la blouse pourpre et le trésor. Il faut qu'il trouve le trésor qui le sortira de sa misère.

Dès que la neige a fondu, un baluchon sur l'épaule et une épaisse couche de paille dans les galoches, Gaspard part sur le sentier qui longe le domaine et rejoint la grand route. Gaspard n'avait jamais dépassé les peupliers qui bordent le village de Montville.

Marche aujourd'hui marche demain c'est en marchant qu'on fait beaucoup de chemin. Cette ritournelle lui trotte dans la tête et en quelques semaines Gaspard devient un voyageur averti,

sachant grimper au meilleur moment dans les charrettes pour soulager ses pieds, et sourire de la bonne façon pour obtenir l'hospitalité. Il traverse des villes, d'immenses paysages de cultures et d'innombrables villages. Au bout de trois semaines, il rallie l'une des routes qui mènent à Rome et chemine avec des pèlerins. Il s'arrête parfois quelques jours pour reposer ses jambes, et gagner quelques pièces.

Enfin, au début de l'été, il entreprend la traversée des Alpes en compagnie d'un ramoneur qui rentre chez lui. Après plusieurs jours d'ascension, il passe le col frontalier et il peut toucher les neiges éternelles. De l'autre côté, c'est l'Italie dont il ne connaît pas encore la langue mais il amuse beaucoup les enfants des villages en entonnant *Biumbo, biumbo...* et il s'attire par-là même la sympathie des parents qui l'invitent à entrer.

L'église sonne les douze coups de midi quand il entre dans Otranto. Une rue étroite sépare deux rangées de maisons hautes et colorées. Le soleil tape dur.

À la sortie du village, la route serpente au milieu des collines. Des murs de pierres sèches dessinent des courbes. Au loin, au milieu d'un champ d'arbustes noircis, une petite maison carrée coiffée de tuiles plates. Devant elle, un pommier retombant. Gaspard s'approche. Un homme vêtu d'une blouse pourpre fait la sieste.

Gaspard le regarde longuement et tout lui revient en mémoire : sa chaumière humide, son garde-manger qui sonnait le vide, le regard penaud du fermier quand il n'avait pu distribuer que quelques pièces.

L'homme s'étire. Il ne semble pas surpris par la présence de Gaspard. Il l'écoute patiemment expliquer le long périple qui l'a conduit jusqu'à Otranto.

Giacomo sourit, se lève doucement, rapporte une cruche de vin et remplit deux verres.

À son tour Giacomo confie qu'il fait un rêve, toujours le même : il voit dans une région verdoyante du nord de la France, dans une clairière, une petite maison coiffée de chaume. Devant elle, les restes d'un pommier frappé par la foudre, et nichée au cœur du vieux tronc fendu, une caissette remplie de pièces d'or.

Gaspard écoute bouche bée.

Mais je sais que c'est un rêve, ajoute Giacomo, sans doute cet endroit existe-t-il mais il n'y a certainement pas plus de trésor là-bas qu'ici. Les vieux du village racontent que là, sous ce pommier, il y a un trésor. Eh bien vois-tu, pas plus tard que le mois dernier, j'ai creusé à un mètre sous terre pour enterrer mon chien, et de trésor je peux te dire que je n'en ai pas trouvé.

Le visage de Gaspard se ferme. Il a laissé sa maison, il a abandonné son travail au domaine et sans doute le fermier qui comptait sur lui allait-il le renvoyer, et tout cela pour... un trésor qui n'existe pas !

Il s'allonge sous les branches retombantes de l'arbre. Une voix tendre résonne en lui. Il a fait tout ce chemin pour traverser des contrées inconnues, pour rencontrer Pierre, Louise et Jacques, Antonio, Fiona et Silvio et tant d'autres ; il a fait tout ce chemin pour partager des repas délicieux avec des hôtes d'un soir, pour chanter et rire, pour découvrir d'autres coutumes, d'autres pensées, il a fait tout ce chemin pour marcher des journées entières par tous les temps, par tous les vents dans des paysages éblouissants, pour toucher les neiges éternelles et voir naître le sourire des enfants quand il fredonne *Biumbo, biumbo...*

Gaspard se relève, trinque avec Giacomo. Ils parlent toute la nuit sous les étoiles et au petit matin, Gaspard remet ses chaussures sur le chemin.

La route est plus longue au retour car les caprices de l'hiver l'obligent à s'arrêter des semaines entières et aussi parce qu'il goûte désormais pleinement aux plaisirs du voyage, des découvertes et des rencontres.

À Cremona il s'installe dans une auberge avant de passer les Alpes. C'est là qu'il pénètre l'univers des violons au contact des luthiers qui peuplent la ville, et au printemps, quand il retrouve la France, il n'a de cesse que d'arriver chez lui pour assouvir la première véritable passion de sa vie : construire et réparer des violons.

L'église de Montville sonne les douze coups de midi quand il arrive au domaine.

Fébrile, Gaspard pénètre dans la clairière. Un tas de bois noir jonche le sol à l'emplacement de sa chaumière. Durant l'été, la foudre a de nouveau frappé.

Les restes du vieux pommier ont été épargnés. Gaspard s'approche, glisse sa main dans le tronc. Le bout de ses doigts frôle la tranche métallique d'une caissette.



**JE ME SOUVIENS**



**DE MAI 68**



Hélène Cixous a publié il y a quelques semaines un joli "texte à dire" pour le Théâtre du Soleil à propos de mai 68 intitulé *L'Anniversaire*. Loin de l'esprit commémoratif.

– *Était-ce une vraie révolution ?*

– *C'était une révolution de rêve. Donc la révolution par excellence. Et sans sang.*

*Un soulèvement avec un Rimbaud pour prophète, une tragédie comique, le pays roule sur le dos, on élève des montagnes de pavés, des dizaines de milliers d'étudiants Prométhées font la pige aux vieux dieux, fin des barbons et des mois.*

Ne soyons pas grognons avec cette commémoration : les vraissoixante-huitards, ceux qui y étaient vraiment, ceux qui ont bien rigolé sur les barricades, ont la courtoisie de ne pas sombrer dans ce triste brouet des postures d'anciens combattants. Parce que pour une fois, ils ont bien assimilé ce que déjà Proust rappelait dans *La Recherche* : il y a moins d'opinions que de gens et de ce fait, nous sommes nombreux à adopter des opinions prêt-à-porter. Ils le savent, qu'ils auraient agacé la terre entière. Merci à eux de ne pas tartiner à longueur de pages ou d'antenne...

Et puis, quelle vérité vraie et universelle chacun de ceux-là pourrait dispenser ? Le mai 68 de chacun d'entre nous ressemble à un petit autel portatif, personnel, à usage restreint. Il est sans doute à l'image de ces dieux lares des Romains ou de ceux des bouddhistes.

Ces derniers offrent à leurs dévotions huit *compartiments*, huit *offrandes* : l'eau pour se désaltérer, l'eau lustrale (c'est-à-dire l'eau de la rosée recueillie après la nouvelle lune, dans un pré, au lever du soleil), les fleurs, l'encens, la lumière, l'eau parfume,

mée, la nourriture, la musique.

Il serait tentant de transposer. D'imaginer un instant que cette mémoire de mai 68 se superpose aux compartiments votifs des bouddhistes. En tous cas, si l'on écoute ceux qui veulent bien en parler avec emphase on ne manque pas de sentir une parenté de cet ordre.

En 68, j'avais quinze ans. Il ne se passait rien dans la petite ville de province où j'étais lycéen. De surcroît, c'était chez les Bons Pères et c'était là un motif supplémentaire à ce que les émotions de la rue parisienne n'arrivent pas jusqu'aux sages gréco-latinistes que nous étions. Au centre de mon village de 740 habitants trônait l'Usine, une imprimerie employant 750 personnes. Le compte y était pour les gosses qui naissaient alentour ! Une vie écrite par avance de A jusqu'à Z, en caractères de plomb ! Et là non plus il n'y a eu ni émotion, ni mouvement social, ni grève ni rien de ce genre. Le bleu de chauffe était solidaire du costar-cravate.

C'est deux à trois ans plus tard que nous, qui étions jeunes, avons commencé à percevoir l'effet de souffle de l'explosion parisienne avec l'arrivée en masse des idéologies plus ou moins perverses et plaquées sur les langueurs de nos existences provinciales qui n'en demandaient pas tant : maos, trotskistes, groupuscules néo-fachos ou post-gauchos, et les cathos de choc évidemment... Mais c'était de la fumée sans feu, de l'agitation sans émoi, du déjà-vu idéologique dont les grosses ficelles nous apparaissaient immédiatement dès lors que nous avons été formés à une dialectique autrement plus fine et plus perverse par les curés de choc avec lesquels nous avons vécu.

Mai 68 pour moi, ce ne fut rien. La suite immédiate ? Un simple gymkhana d'évitement non seulement de quelques drogues dures qui commençaient à gagner du terrain mais plus encore des idéologies bien trop politisantes. Car, que Diable,

nous n'étions pas différents de nos grands frères et de nos grandes sœurs : nous voulions du rêve, de l'utopie, du rire et de la déconnade. Pas des systèmes ! Et en tout cas, pas de la politique ! En réalité, les huit dévotions du Bouddha, ce ne sont pas ceux qui avaient vingt ans en 68 qui les ont adoptées, ce sont ceux qui les eurent en 72 ou 73. Les acquis de mai 68 s'offraient avec toute les séductions de la libre entreprise et de la loi du marché. Avec les fleurs, l'eau lustrale, l'encens, la lumière et la musique – ah ! la musique ! – pour toute idéologie.

Avec elles et avec eux, nous pouvions rêver d'entrer dans une ère nouvelle, d'autant plus réelle et tangible qu'elle pouvait s'acheter pour des sommes dérisoires.

Ceux qui nous ont précédés ont peut-être vécu mai 68. C'est possible.

Je sais que par la suite, nous en avons seulement acheté les droits d'exploitation !

Et ainsi, nous fûmes prêts pour les années Reagan.

M.Lalet >

## « IL N'EST RESTÉ QUE LES DÉCOR » !

RETOUR  
À LA NORMALE...



Dalida n'avait pas encore chanté "Il venait d'avoir dix-huit ans..." et moi je n'allais pas tarder à les avoir... Bon, bref... Pour moi, qu'est-ce que ça évoque ? Eh bien, rien ! Non, j'déconne. Enfin presque.

Élève timide de 1<sup>ère</sup>, dans un petit lycée de province,

loin de la fureur parisienne, on avait bien entendu parler que... mais c'est tout... on était jouasses que l'année scolaire se termine un peu en avance, on s'apprêtait à franchir le portail, "Salut, tu vas où toi l'année prochaine à la rentrée, Beauvais ? Creil ? Clermont ?" et, c'est alors que le prof de dessin – un nommé Gérard Schlosser – nous rattrape avant qu'on se barre à la maison : "Bande de p'tits cons, vous n'allez pas vous barrer comme ça ! C'est la révolution à Paris, rentrez, faites quelque chose !"...

Alors, bêtes et disciplinés, on fait demi-tour... on redescend sous le préau, on rameute tout le monde, on réunit les plus grands dans la salle de chimie et... un pote et moi, nous mettons sur l'estrade à la place du prof – le père Maurellet –, on ne savait pas trop quoi dire. "Bon, si on parlait du règlement

intérieur ?", c'est surtout le copain qui parle (fils de pharmacien, sympa, beau mec, la tchatte, plaisant aux filles, moi tout timide... Peu à peu, je m'enhardis, trouve un peu d'idées... l'autre finit par laisser tomber, je suis seul sur l'estrade, le soir j'écris des discours, me prenant pour Lénine, enfin des mecs comme ça quoi... Peu à peu, les filles se mettent à m'adorer, le proviseur discute avec moi... la grosse tête (je comprends maintenant les hommes politiques... avoir les autres à ses pieds...)... Je suis élu responsable des élèves à l'unanimité... On obtient la suppression des blouses et l'autorisation de se maquiller pour les nanas (une grande avancée sociétale !) et surtout j'obtiens de pouvoir participer aux conseils de classe (maintenant c'est, je crois, chose acquise partout !)... Dans ma classe, je fais passer tout le monde en terminale puis tout s'arrête, c'est les vacances.

Je pars en vacances en Bavière avec des cousins. Là-bas, un soir, on regarde les infos à la télé : un reportage sur ce qui se passe en France, les Allemands se marrent : "Ah les Français, c'est des marrants !" ... Pas tout à fait tort.

Puis c'est la rentrée, élu responsable des élèves en terminale, ce sera pareil en fac (les autres croyaient même que j'étais au PSU, c'est vous dire s'ils sont cons !). Je ne toucherai pas à la politique pendant

une dizaine d'années, jusqu'à ce que j'entre au PC (comme disait la même Piaf, "Je ne regrette rien", j'aimais bien le PC, moi. Depuis lors, je n'avais jamais reparlé de mai 68, me l'interdisant surtout depuis une remarque d'un collègue à Beauvais, assis autour d'un café un midi, sous la chaleur torride de cette ville. Qu'est-ce qu'il m'avait dit? "Tu n'es qu'un gros bourge comme les autres, si tu as le courage, viens cet été avec moi en Colombie, prends une brosse à dents, deux trois affaires et viens faire de l'alphabétisation!"... Depuis, je ferme ma gueule!

Mai 68? Ils sont où les Cohn-Bendit, Geismar et Sauvageot? Et les autres meneurs, en costume

trois-pièces? Tout est toujours récupéré! Maintenant c'est génération smartphone, "Voice and Cie... Je vous entends déjà "C'est un réac" ou bien "Il mérite d'être fiché S"... Peut-être! En tout cas, j'ai jeté le bouquin où l'on voit des photos de la "révolution", avec le Daniel haranguant la foule (mais je garde précieusement ceux qui concernent Ernesto... ça peut servir...).

Sur ma pierre tombale, j'aimerais bien qu'on grave "Ni dieu, Ni maître"... Allez, je vais me mettre un vieux 33 tours "Il n'est resté que les décors", un poème d'Aragon, chanté par Pol Serge.

M.Lucas ➤

## PREMIER SOUVENIR



Debout sur une table, j'invite le professeur à quitter la classe. Mon courage me surprend, je rougis. Mais la colère est si vive dans nos regards qu'elle quitte les lieux.

L'ordre des choses est si vite renversé: c'en est presque trop facile.

Ainsi il suffit de se dresser et de dire sortez! pour que les maîtres se soumettent.

Nous ne la verrons plus jamais.

S.Van Praët ➤

## LES MENOTTES



C'est à l'entrée de Lockheed que les flics nous coincent. C'est un cul-de-sac, impossible de faire demi-tour. Ils sont une trentaine, il y a cinq six estafettes avec le gyrophare qui tourne. Lafour-

cade coupe le moteur. On descend. Papiers d'identité? Bon, on va vérifier ça. Montez là-dedans! Ils n'ont pas grand-chose à fouiller pour trouver les tracts dont nous voulions faire la distribution à la sortie de l'équipe de nuit. Et puis, sur la plage arrière, le paquet d'affiches ramenées la veille de la Sorbonne. On est assis, Lafourcade et Cailhol en face de moi.



Hè, regardez c'que j'ai trouvé! fait, hilare, un fic au pied de l'estafette.

Le gradé monte le marchepied, Alors, paraît qu'on est des SS?... Nous, silence. Vous savez c'que c'est, des SS, bande de petits merdeux? Et il nous balance un coup de matraque sur la tête. Moi, je veux l'éviter, du coup je la prends en plein visage.

Je crois que c'est ça qui m'a mis en rage.

Connard! je fais. Les SS c'est ceux qui baisaient avec ta mère!

Je ne me souviens que du premier coup de poing.

J'entends une rumeur confuse, puis je perçois quelques mots: revient à lui... pas en rester là... J'ouvre l'œil. Petit réduit sans fenêtre, la lumière sur ma droite, des uniformes. Le commissariat? Je suis sonné. Un type me fait boire. Je reprends mes esprits. Puis les lieux se vident, ne reste qu'un type à moustache derrière la main courante.

Du temps passe. Ma montre est cassée et de là où je suis je n'aperçois pas la pendule. Au bout d'un moment je lâche Je serais de vous je préviendrais mes parents, je suis mineur et...

Et tu appelles papa maman au secours, c'est ça?

C'est une autre voix qui a dit ça. Celle d'un type à galon. Il ajoute Ouste, debout! Où vous m'emmenez? T'occupe, quand on fait le con, faut assumer.

C'est en voulant me lever que je me sens les poignets entravés. Des menottes. Le garde-chiourme ouvre la cellule, l'autre me prend par l'épaule et me pousse. La porte du bureau est ouverte. Le commandant est assis et lit le rapport.

D'abord je ne réalise pas. Enlevez-lui ça! dit le gradé. Le pandore s'exécute. Je me masse les poignets, j'ai été bien écorché.

Il y a un long silence avant que le type relève les yeux. Et alors je le reconnais: le commandant Dubiez, un ami de mon père, un ami de la famille.

Bon, Rémi, tu veux lire? Il me tend le rapport. Je fais signe que non. Tu sais que ça pourrait te valoir bonbon? Il y a un de mes hommes qui a reçu des coups dans le visage et...

À un contre dix, vous voulez rire? Je ne l'ai pas touché...

Je sais, Rémi, fait Dubiez, mais c'est écrit le contraire, c'est emmerdant...

Il est debout devant la fenêtre, de dos. Je vois sa carrure massive se détacher dans le jour naissant.

Mais il y a ton père. Tu sais à quel point nous sommes liés...

Mon père n'a rien à voir là-dedans, c'est moi, et moi tout seul. Si mon père savait ça, il m'interdirait de remettre les pieds à la maison...

Et il aurait tort! – Je le regarde, interloqué. – Tu sais, on a eu vingt ans nous aussi, même si c'était à une époque où les enfants la fermaient... Ce n'est pas ce que nos parents ont fait de mieux... Il y a beaucoup de choses justes dans votre mouvement, beaucoup de points sur lesquels il faut que la société réfléchisse sérieusement... Mais ce genre d'insultes c'est des gamineries totalement gratuites. SS, nous?

Et là je me souviens de ce qui s'était raconté un soir où les Dubiez étaient venus manger à la maison. Ça avait parlé de Résistance, de déportation en Allemagne.

Excusez-moi, monsieur Dubiez, je n'ai jamais pensé que vous en étiez un, de SS, je bredouille.

Mais je sais bien, Rémi. Je sais que tu es un bon petit gars et que tu adores ton métier d'institut et que tu le fais bien... Au fait, c'est pour bientôt, ton service?

Ben, novembre normalement. Mais j'ai demandé le statut d'objecteur de conscience.

Dubiez émet un petit sifflement: Eh ben c'est courageux! Tu vas t'embarquer pour deux ans au lieu d'un, chapeau!

Un instant je le vois sourire. Il contourne son bureau et me pose les deux mains sur les épaules. Si j'étais ton père, je serais fier de toi. J'hésite une seconde mais il m'attire à lui et appuie mon visage contre sa poitrine...

Et... l'incident de cette nuit?

Et lui: Quel incident?

R.Lehallier 



On défile dans les rues de B. Drapeaux rouges et drapeaux noirs. Et l'Internationale. On est en plein mai, ça barde un peu. Les vieux sont en première ligne, les habitués des bagarres syndicales et de plus anciens qui se sont battus contre la guerre

d'Algérie. On les respecte, on les admire, on les écoute. Dire ici leur nom ne dirait plus rien à personne mais si, quand même, deux noms : Georges Mader et Julien Desachy. À l'École normale, le syndicalisme faisait partie du paquetage.

Je suis tout jeune, avec mes trois années d'ancienneté. Je découvre là tout de la vie : qu'il faut savoir rêver, inventer, créer. Je lis déjà un peu, je n'écris pas encore. L'autre soir, dans le hall de l'inspection académique que nous occupons, Marius Favre a improvisé une soirée poésie. C'était magnifique. Du Rimbaud, de l'Apollinaire, du Desnos, du Neruda que je découvre.

Et puis elle a dit un texte. Je l'ai entendue citer le nom de Cendrars, les premiers mots disaient Quand tu aimes il faut partir. Après je n'ai plus rien entendu. Je la regardais, magnifique avec ses cheveux roux bouclés, sa silhouette menue, fragile, qui dégagait pourtant une telle impression de force et d'ardeur. J'ai su qu'elle s'appelait Béa. Juste ça. Normalienne.

Dans la foule, un éclair de cheveux flamboyants. C'est elle. Je glisse vers elle. Elle clame les slogans du jour. Je lui dis C'était beau, ce que tu as dit l'autre

soir, à l'inspection. Elle n'a pas saisi. Tu étais belle vraiment, l'autre soir, avec ton Cendrars. Elle sourit. Elle a un petit grain de beauté sur la joue droite. Tu as le bouquin ? Là elle rit franchement de ma maladresse – de quoi d'autre sinon ?

À la dispersion, je la retrouve, Tu as le temps de boire un pot ? On est tout un groupe à la terrasse mais il n'y a qu'elle. Elle parle avec aisance, elle rit avec éclat. Sûre d'elle, je note ça. Je réussis à lui demander Tu es d'où ? Elle sort un petit carnet, déchire une feuille et m'écris son adresse. Un petit bled à une vingtaine de bornes de B. Et puis je ne sais pourquoi, je lui demande si elle écrit. Elle ouvre de grands yeux. Silencieuse soudain. Brun fauve, les yeux. Elle ouvre son carnet, tourne quelques feuilles et le pose sous mes yeux. Je lis. Quelque chose m'émeut là-dedans. Je me tais, incapable de dire un mot, je le lui fais comprendre en souriant.

Je me lève, m'excuse, m'en vais.

Elle me rattrape dix mètres plus loin, Je... enfin... Elle sourit. Je crois que j'aimerais te revoir...

Je la revois le surlendemain, puis tous les autres jours. Nous tapons et tirons les tracts au sous-sol de la Fédération des œuvres laïques. Le soir, la nuit.

Une nuit, gros boulot. Trois ramettes à imprimer. Quand nous avons scotché les cartons, elle me dévisage, On a bien travaillé... Je hoche la tête. Ça t'ennuierais de me ramener chez moi maintenant ? J'ai la Dauphine de ma sœur.

Elle habite dans le haut de La Chapelle, tout près de la place. Je dis Voilà, Béa.

Elle ne bouge pas. Elle pose la main sur la mienne, Eden, je... Elle approche ses lèvres des miennes. Viens !

Sa bouche, délicatement, timidement, juste effleurer les lèvres. Est-ce qu'à sentir la tendresse de sa chair les mots de Cendrars me viendront ? Je vois la bouche que je connais... Le second baiser c'est moi qui le donne. Maladroit, un peu trop avide. Elle

s'écarte. Passe la main sur ma nuque et m'attire à elle.

Une heure là à s'embrasser le 17 mai 68.

Le goût de tes lèvres, Béa, m'a donné pour toujours la fièvre de mai.

68 lignes, 68 mots, 68 signes.

E.Mahrenbourg ➤

## JE VOUS AI VUE C'ÉTAIT EN MAI



Je suis né en mai 68. J'avais déjà vingt et un ans et la tête pleine de rêves mais aucun ne m'était accessible. Et puis est venue la délivrance. Le goût de la fraternité, le goût des mots surtout. Ils ont commencé à me trotter dans la tête puis à s'as-

sembler et quand ils sont devenus des chansons, alors j'ai su que j'étais arrivé chez moi.

Cette chanson est la seule qui parle de mai. Les deux premiers tercets sont de la fin mai, les deux autres viendront cinq ans plus tard, quand j'aurai emprunté une musique à Jacques Bertin et que j'irai la voir, elle, à Paris, au 43, rue Lacépède.

Je vous ai vue c'était en mai dans l'éclatant soleil de mai

Je remontais rue des Lombards vers une femme que j'aimais

La tête pleine comme toujours de mots de bruits et de silences

La tête pleine comme toujours de mots empruntés maladroits

Et qui me lient mystérieux au grand souffle de nos combats

Pardonnez-moi ô mes amis d'être parfois si loin de vous

Frileux matin début décembre avec un disque de Bertin

Quarante-trois rue Lacépède vers une femme que j'aimais

J'écris ce mot je vous en prie demeurez comme vous étiez

Je vous en prie ne changez pas gardez cette fragilité

Dans le regard dans le sourire dans la douceur de votre voix

Que comme moi d'autres en soient un jour émus et déchirés

R.Wallet ➤

## L'ODEL KADETT EST RESTÉE BLOQUÉE À LA DOUANE...

Un dimanche d'avril, dans une voiture, en allant à la maison de retraite.

– Je dois écrire quelques lignes sur mes souvenirs de mai 68. J'avais huit ans... je ne me souviens de rien, alors dis-moi maman peux-tu me rafraîchir la mémoire ? C'était comment chez nous ? Est-ce que j'avais classe ? Papa faisait-il grève ? On en parlait à la maison ?

– Ah tu ne va pas t'y mettre toi non plus ! Ils ne parlent que de ça aux informations en ce moment et voilà, ça donne des idées aux autres : les étudiants, les cheminots, les avions et ceux qui bloquent Notre-Dame-des-Landes, ils veulent tous refaire 68 ! Une riche idée, tiens !

– Oui maman, il y a des luttes en ce moment, mais le mai de 68 c'était comment chez nous ?

– Si tu veux savoir, nous, on était contre. Fallait voir, du bazar partout, la révolution! On n'avait pas besoin de ça. Ton père n'a pas fait grève et ton maître non plus, alors t'es allée à l'école normalement. On entendait ce qui se passait à Paris, c'était pas beau à voir. Nous, ce qui nous a gênés en mai 68 c'est qu'on avait commandé l'Opel Kadett pour partir en vacances et qu'elle est restée bloquée à la douane. Un mois et demi de retard à la livraison. Je te prie de croire que ton père, ça l'a mis dans une rogne! Sinon c'est tout... Tiens! Le miroir du virage est cassé, fais attention pour tourner.

Voilà, cher Calepin bleu, avec quel matériau je dois composer, pour justement aujourd'hui... composer...

Et pourtant, malgré cette (petite) histoire familiale "contrariante" passée à côté de la (grande) histoire "déterminante", je me sens constituée des effets de ce soulèvement populaire. M'étant construite en opposition aux idées de ma famille au cours d'une adolescence agitée et distante de seulement quelques années de l'évènement, j'ai trouvé dans le vent de la libération des pensées et des mœurs de quoi nourrir mon émancipation et fonder ce que je suis, ce que je pense, ce en quoi je crois.

Pour moi 68, c'est l'après 68: 76, 77 et 78.

En 78 mots: lycée, club écologie, club photo, noir et blanc, journal du lycée, cheveux henné, pantalons mauves, sabots suédois, manteau "afghan" en peau, pataugas, patchouli, encens, mobylette Amigo, revue Des femmes en mouvement, auto-stop, haschich, l'Herbe bleue, rêves de voyage, Boris Vian, Jack Kerouac, Guy Gilbert, manifestations, planning familial, Maxime Le Forestier, Anne Sylvestre, Bob Marley, Bernard Lavilliers, Joan Baez, le Big Bazar, Beau dommage, Supertramp, Bob Dylan, Léonard Cohen, Dick Annegarn, Yves Simon, Neil Young, Pink Floyd, Cat Steven...

Beaucoup de musique pour couvrir la platine de la salle à manger, Luis Mariano je ne t'aime pas, même si tu chantes bien,

Beaucoup de musique pour rêver l'ailleurs et l'autrement,

Beaucoup de musique pour revendiquer le changement.

Une chanson d'Anne Sylvestre colorait de sa puissance mon état d'être de l'époque Non tu n'as pas de nom (1974). Mon cadeau au Calepin bleu pour célébrer l'après-mai 68.

<https://www.youtube.com/watch?v=RJ78J2SWDJY>

« Non tu n'as pas de nom  
Non non tu n'as pas de nom  
Non tu n'as pas d'existence  
Tu n'es que ce qu'on en pense  
Non non tu n'as pas de nom

Oh non tu n'es pas un être  
Tu le deviendras peut-être  
Si je te donnais asile  
Si c'était moins difficile  
S'il me suffisait d'attendre  
De voir mon ventre se tendre  
Si ce n'était pas un piège  
Ou quel douteux sortilège

Non non tu n'as pas de nom...

Savent-ils que ça transforme  
L'esprit autant que la forme  
Qu'on te porte dans la tête  
Que jamais ça ne s'arrête  
Tu ne seras pas mon centre  
Que savent-ils de mon ventre  
Pensent-ils qu'on en dispose  
Quand je suis tant d'autres choses

Non non tu n'as pas de nom...

Déjà tu me mobilises  
Je sens que je m'amenuise  
Et d'instinct je te résiste  
Depuis si longtemps j'existe  
Depuis si longtemps je t'aime  
Mais je te veux sans problème  
Aujourd'hui je te refuse  
Qui sont-ils ceux qui m'accusent

Non non tu n'as pas de nom...

À supposer que tu vives  
Tu n'es rien sans ta captive  
Mais as-tu plus d'importance  
Plus de poids qu'une semence  
Oh ce n'est pas une fête  
C'est plutôt une défaite  
Mais c'est la mienne et j'estime  
Qu'il y a bien deux victimes

Non non tu n'as pas de nom...

Ils en ont bien de la chance  
Ceux qui croient que ça se pense

Ça se hurle ça se souffre  
C'est la mort et c'est le gouffre  
C'est la solitude blanche  
C'est la chute l'avalanche  
C'est le désert qui s'égrène  
Larme à larme peine à peine

Non non tu n'as pas de nom...

Quiconque se mettra entre  
Mon existence et mon ventre  
N'aura que mépris ou haine  
Me mettra au rang des chiennes  
C'est une bataille lasse  
Qui me laissera des traces  
Mais de traces je suis faite  
Et de coups et de défaites

Non non tu n'as pas de nom  
Non tu n'as pas d'existence  
Tu n'es que ce qu'on en pense  
Non non tu n'as pas de nom »

